

# Non, Ella Maillart n'est pas seule

**EXPOSITION** La photographe voyageuse est à l'honneur du Musée Rath, à Genève, jusqu'en avril, en compagnie de deux artistes contemporaines, Anne-Julie Raccoursier et Pauline Julier. Les trois femmes donnent lecture du monde.

Le chalet d'Ella Maillart à Chandolin domine le val d'Anniviers et les montagnes environnantes. Non pas que la petite bâtisse souhaiterait y imposer sa puissance. Au contraire, «Atchala», nom choisi en souvenir d'Arunachala, la colline sacrée qui domine l'ashram où la photographe a séjourné en Inde, se fait discret, modeste, les fenêtres grandes ouvertes sur l'horizon, un peu comme les yeux clairs de son ancienne propriétaire.

Y habitent encore aujourd'hui des amis d'Ella Maillart, qui disent aux visiteuses et aux visiteurs qui passent: «Vous savez qu'il y a une exposition au Musée Rath à Genève en collaboration avec Photo Élysée Lausanne et l'Association des Amis d'Ella Maillart qui rassemble quelques-unes de ses photos?» On ne savait pas et, bien sûr, on y court!

## On ouvre les albums d'Ella Maillart

L'exposition a commencé le 7 décembre, honorant les 120 ans de la naissance d'Ella Maillart. Elle réunit des papiers, des tirages, des albums de famille, des cartes des endroits où elle s'est rendue. Sportive, alpiniste chevronnée, skieuse, Ella Maillart rêvait de vivre sur les mers et les océans; elle écumera les territoires et traversera les frontières. Après un premier séjour à

Moscou et la traversée du Caucase en 1930, elle parcourt l'Asie centrale soviétique. Dès 1937, elle traverse l'Inde, l'Afghanistan, l'Iran, la Turquie. Elle voit tout: l'Europe meurtrie par la guerre, l'Union soviétique, l'Inde, enfin, qui fut à la fois une quête et un point d'ancrage.

Rien dans le matériel photographique et littéraire d'Ella Maillart ne tend vers la conquête de ce qu'elle découvre. Au contraire, plus elle avance, plus elle se défait de son regard pour se mettre dans celui de l'autre, des autres. Rien de ce qu'elle capture n'est volé et réapproprié. La nature et les gens qu'elle photographie ainsi montrent leur vulnérabilité et leur immense besoin de protection.

## En bonne compagnie

Pour accompagner Ella Maillart, le Musée d'art et d'histoire, programmateur de l'exposition, a invité deux artistes contemporaines, Anne-Julie Raccoursier et Pauline Julier. La première est née à Lausanne, a été exposée dans de nombreux musées. Elle mixe le vidéo, les installations, se penche sur nos rites, nos identités paradoxales. Inspirée par la figure libre et anti-conformiste de la voyageuse intrépide, elle réunit des pièces récentes et plus anciennes de son travail.

Pauline Julier est cinéaste mais pas seulement, elle livre des instantanés de nature effilochée sur les bords, des paysages en point de bascule. À l'occasion de l'invitation du MAH, elle sort de ses archives un de ses premiers films, «La disparition des Aïtus». Évidemment, de ce dialogue artistique entre ces trois femmes jaillissent des étincelles. Elles racontent bien des mondes, et l'on se rend compte que ni les questions ni les réponses que les sociétés apportent à la préservation de la planète et des individus, hélas, n'ont pris une ride.

GÉRALDINE SAVARY



## À VOIR

«Ella Maillart, Anne-Julie Raccoursier et Pauline Julier», Musée Rath Genève, Musée d'art et d'histoire, jusqu'au 23 avril.

## Ella Maillart, vers 1965.

Anonyme, Tirage moderne/ Succession Ella Maillart et Photo Élysée, Lausanne



«Make War, not War», 2015, œuvre d'Anne-Julie Raccoursier. Anne-Julie Raccoursier



Image tirée de «La disparition des Aïtus», 2014-2023, documentaire de Pauline Julier. Pauline Julier



La poésie des images et la scénographie de l'exposition (à dr.) permettent de se perdre avec délices  
Christopher Anderson/Magnum Photos

# Dans l'œil kaléidoscopique

**PHOTOGRAPHIE** À Photo Élysée, la Lausannoise aiguise nos perceptions dans une double exposition. L'une dévoile des œuvres inédites, l'autre ouvre un dialogue avec des artistes amis. Visite.

Virginie Otth nous invite à démultiplier nos points de vue dans une double exposition, à contempler jusqu'en février à Photo Élysée, à Lausanne. Dans le très bel accrochage «Un œil sur le lac», la photographe lausannoise donne à voir quatre œuvres inédites et un film dont le point de fuite serait la notion de perception, en mouvement constant. Dans la même perspective, elle ouvre la focale en réunissant les tirages de dix photographes rencontrés au CEPV, école de photo à Vevey, dans «L'un pour l'autre».

Musique douce, lumière satinée. Éveil des sens. L'œil est d'emblée attiré par une œuvre de grand format, pudique et énigmatique. «Multiple/Désirs», composition de nus masculins, s'inscrit dans une démarche de renversement. «L'histoire de l'art est jalonnée d'images de femmes nues peintes par des hommes. Les hommes représentés dans leur nudité font plutôt partie de l'iconographie gay. J'ai donc eu envie de prendre le pouvoir.» Sans impudence: «Ce sont des images d'hommes que j'aime, que j'ai photographiés avec tendresse et sensualité. Mais, en effet, c'est moi la voyeuse.» L'ensemble, composé de 26 fragments, prend corps à travers le regard du spectateur mais recèle, toujours, une part insaisissable.

## Expressions multiples

Plus impressionnistes, les «Jardins» déployés au cœur de la salle nous convient à déambuler entre des sculptures en carton sur lesquelles l'artiste a imprimé des vues

# Christopher Anderson, scènes de la vie heureuse

**ALBUM DE FAMILLE** Jadis témoin des théâtres de guerre, le photographe canadien expose des scènes de sa vie privée à Vevey. Rencontre avec un homme qui ne cesse de se remettre en question.

YANN ZITOUNI

Christopher Anderson est un survivant. Longtemps, ce photographe récemment naturalisé français a risqué sa peau en témoignant de guerres et de violences de toutes sortes, en Bosnie, en Irak ou au Venezuela. En 1999, il embarque avec plus de 40 migrants à bord d'un rafioteur qui finit par prendre l'eau, quelque part entre Haïti et la Floride. Convaincu qu'il va mourir, il a le réflexe de photographier les dernières minutes du bateau et de ses occupants, à l'aide d'un appareil pourtant voué lui aussi à disparaître au fond de l'océan. Sans une intervention inespérée des gardes-côtes, personne n'aurait jamais vu ces images. Elles lui vaudront la Médaille d'or Robert Capa.

Lorsqu'on le rencontre à Vevey, en cette soirée de décembre, il a l'air de tout sauf d'un baroudeur. Durant la demi-heure passée ensemble, on ne parlera jamais de ces années-là. Ce soir, il est venu présenter des images qui montrent l'intimité de sa vie familiale, la beauté du quotidien. En les découvrant, on entre tantôt dans une salle de bains, dans une chambre à coucher aux draps froissés ou un salon encombré de jouets et baigné d'un soleil doré. Alignées sur les murs de l'Appartement, ce lieu qui héberge la vie des autres, les photos de Christopher Anderson ressemblent au récit d'un long week-end d'été, pendant lequel seul compte le plaisir d'être réunis. Alanguis, on ne fait rien, mais on le fait ensemble.

## Après le malheur, la beauté

«J'ai photographié le malheur pendant une bonne partie de ma vie. Aujourd'hui, je montre un bonheur dont je ne pouvais pas imaginer l'ampleur. Je crois que j'ai pris ces photos parce que je venais de retrouver un sentiment d'espoir, je découvrais une beauté que je ne pouvais pas ne pas partager.» Cette série débute peu avant la naissance de son premier fils et se poursuit bien après celle de sa fille. À la fois mère et épouse, sa conjointe en est le personnage le plus



Photos: Margaux Corda

récurrent. On regarde ces scènes de vie avec, dans un premier temps, le sentiment d'être de trop. Puis on se dit que ces images représentent le regard d'Anderson sur sa famille plutôt que la famille elle-même. En dépit de la dimension documentaire, il raconte une expérience personnelle et, même s'il n'y apparaît que très fugitivement, il en est plus que le narrateur, le personnage principal.

Ces images ont d'abord été publiées dans trois livres (aujourd'hui épuisés) consacrés chacun à l'un des membres de la famille d'Anderson. Cette idée de trilogie est reprise dans l'exposition, dont chacune des chambres est consacrée à son fils, à sa fille ou à son épouse. Dans leurs livres respectifs, ces photographies étaient à l'abri, comme dans un journal intime. Pour la première fois, elles sont exposées, étalées. Mais tant dans la poésie de ces images que dans la scénographie imaginée par l'équipe d'Images Vevey, une douceur contribue à dissiper notre crainte d'être intrusifs. Pourquoi ce choix de les dévoiler? Lui-même peine à détailler le processus de décision.

Il explique que, étant membre de l'agence Magnum, toutes ses images étaient systématiquement archivées dans une base de données accessible à la presse internationale. Deux ou trois magazines ont voulu utiliser l'une de ces photos. Peu à peu, il y en a eu d'autres, et ces images se sont mises à circuler. «Ça s'est fait de façon très progressive, presque sans qu'on en ait conscience. Et l'idée d'un premier livre a fini par s'imposer.» Quelques heures avant que les premiers exemplaires ne sortent de l'imprimerie, réveillé par une panique nocturne,



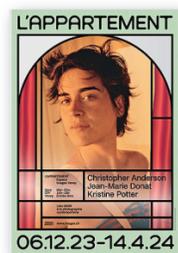
«J'ai besoin d'obstacles pour être créatif.»

Christopher Anderson, photographe

il dit à son épouse qu'il veut tout annuler. «Elle m'a répondu que j'étais complètement fou, et que toutes ces images étaient déjà en circulation, qu'elles ne m'appartenaient déjà plus. J'expose quelque chose qui m'est profondément personnel, c'est vrai. On peut se demander pourquoi je fais ça... Je ne peux pas faire autrement. C'est ce que je fais dans la vie, c'est ma façon de communiquer avec le monde extérieur.»

À un peu plus de 50 ans, cet autodidacte travaille pour des magazines américains qui lui commandent des portraits de Martin Scorsese, Matt Damon et Pharell Williams. Dans une démarche plus personnelle, il a mené un travail et une réflexion sur la police new-yorkaise ainsi que sur la vie dans les métropoles chinoises de Shenzhen et de Shanghai. Les portraits qu'il en a ramenés confirment qu'il ne s'est jamais défait de son regard de journaliste. Il évoque la nuance qu'il voit entre la vérité et les faits, il ne croit plus vraiment à l'objectivité du photojournalisme.

Quelques heures avant notre rencontre, il annonçait qu'il quittait Magnum, cofondée en 1947 par Robert Capa, pour rejoindre We Folk, une jeune agence londonienne qui a encore tant de défis à relever. À première vue, il a perdu la raison. Mais de la part d'une personne qui dit être tombée dans la photographie à rebours et se méfie du calme plat, c'est peut-être une excellente idée. «Les situations confortables finissent toujours par me sembler inconfortables. J'ai besoin d'obstacles pour être créatif. On peut imaginer qu'il est très facile de photographier des célébrités, mais ce sont des situations très imprévisibles, avec beaucoup d'enjeux. Je compare ça à de l'escalade à mains nues; c'est très risqué, mais la récompense en vaut la peine. Depuis ma première photo jusqu'à me retrouver en face de vous aujourd'hui, tout a été une succession d'accidents. J'ai besoin d'être dans des situations propices aux accidents.»



**À VOIR**  
«Family Trilogy», à l'Appartement, Vevey (VD), jusqu'au 14 avril. Images.ch

## que de Virginie Otth

prises dans des parcs urbains, dont celui de l'Élysée. Ce format brut ouvre un champ d'expressions multiples: «Créer un jardin d'images avec ce matériau pauvre, qu'on rattache à la notion de marchandise, m'a permis d'exprimer qu'il est vain et illusoire de vouloir maîtriser la nature», souligne la photographe.

Soudain, notre rêverie dans ce jardin fantasmé se heurte au regard d'un homme, dont les yeux ont été remplacés par des miroirs. «Ce personnage a le regard vide, mais on peut projeter ce qu'on veut sur lui.» La perception, encore.

## La poésie de l'oignon

Exposées sur le mur opposé, des images du Léman, voluptueuses et lumineuses, nouent un dialogue poétique. «Quotidiennetés», série amorcée il y a dix ans, découle d'un protocole: baigneuse à l'année dans le Léman, Virginie Otth immortalise le lac après chaque trempette. Jour après jour, son regard se renouvelle. «J'ai des milliers d'images et, à

chaque fois, je suis séduite par ce que je vois.» Elle a donc appliqué le protocole aux objets familiers. Une épluchure d'oignon révèle ainsi un raffinement insoupçonné. «Quand on évacue la question du sujet, il ne reste plus que la forme, la luminosité, la composition. Ce jeu formel est précieux.»

L'expo de Virginie Otth se clôt avec une déclaration d'amour à la photographie... dans un film, «L'orage». Réalisé en binôme avec Marie Taillefer, ce court métrage est inspiré du scénario de «Théorème», de Pasolini. «On l'a tourné en dix jours dans la villa de l'île de Salognon, à Clarens, qui m'intriguait beaucoup.» Le résultat est saisissant.

À la fois esthétique et philosophique, la recherche de Virginie Otth autour de la perception se prolonge dans l'exposition cousine, «L'un pour l'autre», conçue comme une conversation avec des photographes rencontrées au CEPV. Cet assemblage hétéroclite s'ancre dans la figure de «Monsieur Palomar», d'Italo Cal-



Série «Quotidiennetés», 2013-2023. Virginie Otth

vino. «C'est un homme qui interroge ses points de vue, doute de ce qu'il voit», souligne Virginie Otth. Chaque artiste s'est approprié ce personnage, à sa manière.

Les photographies entrent subtilement en résonance. En six clichés, Anne Golaz ouvre une narration à mettre en regard avec le récit d'une apocalypse climatique, conçu par Mathieu Bernard-Reymond avec l'aide d'une IA. D'autres se sont intéressés aux procédés photographiques: le cyanotype chez David Gagnebin-de Bons; l'héliogravure chez Nicolas Savary, dont le portrait d'une jeune fille fait à son tour écho à celui de Greg, un «Palomar fatigué», signé Loan Nguyen.

À travers ce double accrochage pensé comme un diptyque, Virginie Otth nous invite à voir, à percevoir autrement. Pour elle, l'image est plurielle. «L'idée de Cartier-Bresson selon laquelle une photo raconterait tout ne me correspond pas du tout, confie-t-elle. Il y a toujours une multiplicité de regards sur un sujet.»

**À VOIR**  
Photo Élysée, Lausanne, jusqu'au 25 fév. Elysee.ch